

Héritage

Tant de choses à faire et à apprendre, en une vie si courte et insignifiante... Parfois, il est inutile de ne compter que sur soi-même ; si je n'accomplissais aucun exploit, ma descendance comblerait ce vide tôt ou tard. Nul soucis à se faire, donc : toute expérience nous serait profitable, à nous tous, et je n'avais qu'à avancer aveuglément, à faire ce qui me semblait juste.

Me tirant de ces considérations chronophages, je détournai le regard des vallons rosés qui se succédaient sans fin au-delà de la butte sur laquelle j'avais passé la fin de l'après-midi. Se reposer est une chose, mais perdre ainsi sa vigilance en est une autre. J'avais vécu bien assez longtemps pour savoir que la fureur des combats pouvait nous frapper à tout moment, et qu'elle ne manquerait pas d'écraser les moins alertes. M'étalant fermement le long d'une paroi stable, je rassemblai chaque particule de sérieux et attendis, à l'écoute du moindre signal, de la moindre secousse.

Quelques heures à peine après cette reprise de service, ce que nous redoutions tant – ou espérions ? À chacun ses ambitions – survint. Le temps de me mettre en action, de me décoller du sol, je ne reconnaissais déjà plus ce monde qui avait pourtant vu grandir toute ma famille : le sol était comme pris de convulsions et se couvrait de substances étrangères le mettant à feu et à sang avant même que nous n'ayons pu nous jeter pour de bon dans cette bataille qui avait commencé sans nous. Las de nous attendre, le conflit s'approchait, rampant, incarné par une masse informe constituée d'ennemis et de leurs terribles intentions.

L'ennemi arriva sans guère tarder au pied de ma butte, à peine ralenti par les nombreux fossés naturels qui jalonnaient la plaine. M'armant de courage, je me durcis autant que mes jeunes composants le permettaient. Ignorant tout de cette armée sans visage, je ne pouvais pour l'heure que me reposer sur une défense obstinée et aveugle, et priai pour en tirer plus de renseignements que de blessures.

Les premiers assauts me clouèrent sur place, m'ébranlant physiquement et sapant la confiance que je m'étais inventée. Je n'avais jamais rien connu de tel : je sentais repoussé, comprimé, et mon enveloppe corporelle menaçait de se désagréger. Je tentai de riposter, mais les soldats hostiles se succédaient avec une telle vitesse qu'il m'était impossible d'évaluer l'efficacité de mes ridicules trépignements. D'innombrables clones extrêmement mobiles, comme portés par l'atmosphère elle-même, me faisaient suffoquer. L'horizon était saturé de ces être pâles et inexpressifs. Incapable de lutter, je m'écroulai de fatigue après un combat dérisoire, réduit à l'état de flaque de matière organique suspendue à un mince filin de vie. J'eus tout juste le temps de sonder mes environs proches et de voir mes sœurs chuter de la même manière – quand ce n'était pas pire. Je vis bien trop de mes frères s'éteindre en

un instant : certains, les membranes perforés par milles aiguilles ; d'autres, devenus soudainement incapables de produire tout ce qui est nécessaire à la vie. Cette fresque apocalyptique gravée en moi, je perdis contact avec notre réalité, écrasé sous le poids de cet envahisseur qui semblait décidé à annihiler le travail de millions de générations.

Une éternité sembla se consumer, oubliant de m'attendre. Tout était devenu noir et indistinct, même le temps. Un sommeil forcé n'a rien de réparateur : ce n'est qu'une souffrance longue et à demi étouffée.

J'eus un certain mal à croire à mon retour, mais le fait est que je me réveillai. Je pris le temps de me remémorer qui j'étais, où je me trouvais et ce qu'il s'était passé, et regrettai presque cette initiative tant le souvenir de l'attaque glaça chacun de mes fluides. J'avais manifestement survécu, mais cette responsabilité impliquait que je devais accepter de contempler le champ de bataille jonché de cadavres à peine identifiables comme tels.

Nuls termes de votre monde ne peut décrire fidèlement l'horreur du génocide qui venait de s'abattre sur notre contrée. Les pertes s'exhibaient sans honte sous la forme de dépouilles défigurées, déjà emportées par les courants qui nous semblaient d'ordinaire si faciles à ignorer. Bientôt, les flux naturels auraient fait le ménage, emportant les morts, mais nos souvenirs et nos peurs resteraient à tout jamais. . . . jusque dans les gènes de ceux qui viendront nous seconder, puis nous remplacer. Je restai là, hébété, et laissai s'écouler quelques secondes sans oser penser à quoi que ce soit.

Je ne pus m'oublier très longtemps : le cycle de l'existence me rappela à l'ordre. Mes organes me faisaient sentir toute l'urgence de la situation, et naviguaient malgré eux dans les moindres recoins de mon corps. Le moment était venu pour moi de donner la vie, d'abandonner une partie de moi-même pour lui accorder son indépendance. Sans attendre, je me jetai sur une saillie proche qui semblait suffisamment paisible, priant pour que mes facultés d'adhésion ne me trahissent pas au dernier moment. Solidement agrippée, je rassemblai les forces qu'il me restait. Au prix d'une intense concentration, je parvins à amorcer une métamorphose qui, bien que je la savais nécessaire et normale, me fit frissonner : mon corps s'était allongé à l'extrême ; on eut dit que ma membrane allait se rompre, que mes entrailles allaient se déverser sur mes frères se reposant en contrebas. À chaque seconde, j'avais la naïveté de croire que le processus avait atteint son paroxysme, mais la violence de cet accouchement forcé repoussaient encore mes limites, jusqu'à franchir les frontières de mon entendement.

Enfin, dans un horrible bruit conciliant le craquement et la viscosité, une partie de moi se trouva projetée à bas de mon perchoir. Fière, elle se dressait du haut de son existence propre fraîchement acquise. Je me remettais à peine de mes émotions et ne réalisais pas encore complètement ce qu'il s'était passé. Pourtant, le fait était là : je n'étais plus un, mais deux. L'histoire pouvait continuer. Elle *allait* continuer ;

restait à découvrir sous quelle forme.

*
* *

Je pris conscience du monde qui m'entourait à la seconde même où je fus créé. La vie foisonnante, les soubresauts, les mers de substances diverses qui se liaient et s'agitaient... Un univers d'une complexité fascinante me forçait à le reconnaître comme le mien. De toute manière, je n'avais ni le temps ni le luxe de me choisir un autre monde. Ma seule solution était de contribuer à façonner celui-ci, quitte à me battre. Fort heureusement, j'étais loin d'être seul : je portais en moi le savoir de ma mère. Elle vivait en moi tout comme je faisais partie d'elle. Nous étions pour ainsi dire deux exemplaires de la même personne, de même qu'elle était à l'image de sa propre mère, et cette chaîne remontait aussi loin que peut s'aventurer l'imagination.

Les premières semaines de ma vie furent radieuses. La nourriture abondait, et rien ne venait perturber notre quiétude. Pourtant, je sentais bien que mes amis n'étaient pas sereins. Nous savions que jamais nous ne serions complètement hors de danger : nous avons beau nous aguerrir, redoubler de ruse et anéantir plus d'ennemis que l'Histoire ne peut en dénombrer, les peuples qui nous affrontent n'en deviennent que plus forts. Notre propre stratégie de renforcement se retourne ainsi contre nous. Plus agressifs, moins regardants de l'éthique et des dommages collatéraux, les derniers guerriers auxquels nous avons eu affaire étaient également plus nombreux que jamais. Ils attaquaient, disait-on, par vagues immenses.

Je ne parvenais pas à m'imaginer tels phénomènes malgré les nombreuses descriptions qui circulaient. Car oui, tout cela, je ne l'avais pas encore vécu de mon propre chef ; ces récits épiques et ô combien tragiques m'étaient contés chaque jour par mes concitoyens. Les détails ne manquaient certes pas, mais rien ne vaut l'expérience pure, et une sorte de curiosité malsaine me faisait languir le jour du prochain assaut. Je savais que cela ne saurait tarder : la paix avait bien assez duré, selon les dires de mes sœurs. Ce calme en devenait presque suspect, oppressant, et ne laissait présager que la mort imminente des moins aptes... et des moins chanceux.

Le premier signe que le désastre laissa échapper fut, comme souvent je crois, sismique. Les secousses n'ont rien d'exceptionnel dans la région, mais ce que nous ressentîmes ce jour-là était sans commune mesure avec les manifestations naturelles. La paroi inférieure se dérobaient sans crier gare sous nos corps flasques et remontait brutalement avant même que l'information relative à la perte d'attache ait pu se répandre en nous. Je crus plusieurs fois que mon enveloppe allait éclater, libérant son contenu encore tiède, mais le destin décida que cette première épreuve ne devait pas être ma dernière : je tins bon, bien que j'ignore encore par quel subterfuge. Je pus alors contempler, au loin, la cause du tumulte : l'armée que j'avais forgée, au gré des mythes et légendes, à la fois dans mes rêves et mes peurs se dressait partout à la fois et avançait vers nous – vers moi – à une vitesse stupéfiante, pour des organismes si difformes.

La bataille fit bientôt rage partout autour de nous. Chacun agissait sur tout ce qui l'approchait d'un peu trop près, parfois sans faire de distinction entre alliés et

ennemis. Retenu par la peur mais appelé par le devoir, je me lançai au secours de mes comparses. Concentré comme jamais, je pu voir assez distinctement mon premier adversaire, qui se présentait sous une forme relativement sphérique et s'enveloppait de reflets nacrés. Nous nous heurtâmes de plein fouet, rebondissant mollement l'un sur l'autre sans que l'on puisse bien savoir qui infligeait le plus de dégâts à son opposant. Je roulai un peu plus loin, tentant de contrôler ma trajectoire pour ne pas plonger dans une masse d'ennemis déjà engagés dans de féroces luttes à nos côtés. Voyant que mon assaillant peinait à reprendre contenance et tremblotait devant moi, je me jetai sur lui et le comprimai, le lacérai, usant de toutes les techniques que mes multiples petits membres mettaient à ma disposition. Des fluides – que j'aurais peut-être pu reconnaître si mon esprit n'avait pas débordé de fureur – m'éclaboussaient, si bien que je peinais à conserver une perception raisonnable de mon environnement. Je n'en avais cure : la seule chose qui comptait était qu'une horde d'êtres blanchâtres nous défiaient, et que si je n'achevais pas rapidement celui-ci, je serai bientôt écrasé par la masse, sans la moindre chance de salut.

Lorsque ma victime commença à ressembler davantage à un liquide qu'à quoi que ce soit de partiellement solide, je m'autorisai à cesser mon acharnement. Afin de planifier mes actions suivantes, je m'imposai une prospection sensorielle rigoureuse et en profitai pour vérifier que mes alliés n'étaient pas en trop grande difficulté. Certains étaient déjà à terre, mais c'était vrai pour les deux camps. Cependant, la bataille ne s'annonçait guère glorieuse : les moins fougueux tentaient déjà de fuir, souvent rattrapés par les vagues d'ennemis, qui les abattaient sans faire de manières. Je craignais que fort peu de temps ne s'écoule avant que chacun d'entre nous ne se rabatte sur cette solution qui n'en était pas une.

Chassant ce pessimisme suffocant, je me décidai à attaquer un soldat situé un peu plus loin. Il ne m'avait manifestement pas vu, et j'en profitai pour l'attaquer à l'improviste, de manière fort peu glorieuse mais en ayant l'efficacité et les chances de survie de mon côté. Je devais vite regretter mon geste : j'ignore s'il s'agissait d'une embuscade ou d'une coïncidence, mais toujours est-il que cinq autres guerriers surgirent de derrière une éminence organique. Il n'était heureusement pas trop tard pour me rétracter, et je pagayai tant bien que mal, mes bras fatigués esquissant une fuite qui me rabaissai au rang des soldats que je fustigeais une poignée de secondes auparavant.

Je ne réalisai qu'à cet instant, à la lumière diffuse de cette débâcle, à quel point l'ennemi était supérieur numériquement. Difficile de croire que nous avions la moindre chance. Paniqué, je profitai d'un virage trop obtus à mon goût pour me soustraire fugacement à la vue des ces agresseurs dont j'ignorais cependant les capacités de perception. Je n'avais que quelques maigres secondes – presque aussi maigres que mon espoir – à ma disposition, et je tâchai de trouver l'idée qui devrait me tirer d'affaire. Il s'agissait de sauver non seulement mon existence, mais aussi celle des enfants que j'étais supposé offrir à notre communauté. Soudain, un éclair de lucidité me traversa de part en part, déclenché par la vue d'un des nombreux corps abandonnés sur la terre palpitante. Me jetant en avant, je m'étais de tout mon long, pivotai avec agilité, et agrippai au passage un cadavre ennemi. Fébrile, je

tirai alors parti de ma souplesse pour m'enfourer sous lui, me donnant l'image d'un soldat ennemi terrassé par mes frères. Dans un insoutenable moment d'effroi qui s'étira à n'en plus finir, je sentis ceux qui me traquaient passer à deux pseudopodes de ma cachette putride. Il effleurèrent négligemment d'autres cadavres alors qu'ils traversaient la plaine, la ratissant, mais ne ralentissant pas, apparemment persuadés que j'avais simplement fui. Comme si je pouvais aller si vite ! Peut-être ces ennemis n'étaient-ils pas aussi vifs d'esprit que je le croyais.

Je les laissai s'éloigner, trop terrorisé pour bouger, d'autant plus que j'étais dans l'incapacité de sonder convenablement mes environs : d'autres soldats se trouvaient peut-être non loin et n'auraient pas manqué de me repérer. Plusieurs minutes s'écoulèrent. Si on m'avait dit que j'avais en réalité attendu pendant des heures, je l'aurais cru volontiers. Je ne donnai signe de vie que lorsqu'on m'en donna un : je vis arriver des alliés ; un groupe suffisamment grand pour me rassurer, mais pas assez pour pallier ma tristesse. Je retrouvai alors mes sœurs, en nombre certes très réduit mais hors de danger.

Toute trace de l'envahisseur s'était évanouie, à condition de parvenir par miracle à faire fi des morts sur lesquels nous trébuchions. Nous avions échappé à l'anéantissement total.

Nous retournâmes ensemble au pied d'une villosité plus familière. Là, entouré de la chaleur d'êtres ne cherchant pas à me déchiqeter, je pus me détendre et trouvai le courage de me lancer dans la grande entreprise de la reproduction, dont la théorie m'avait été inculquée par ma mère.

M'étirer, encore et toujours, même lorsque cela semble impossible ; lorsque les frontières du concevable ne sont même plus en vue, tenter de réduire ma circonférence en mon centre. Enfin, laisser la magie de la chimie, de la physique et de l'inconscient faire le reste. Avant même de pouvoir me concentrer sérieusement sur ce que je ressentais, je me trouvai scindé en deux parties presque identiques mais bien distinctes. Mon âme, prisonnière de l'une d'elles, contempla un peu tristement ce qui ne m'appartenait déjà plus. Je me réconfortai en tentant de voir cela comme une création plutôt qu'une perte, ravalant cet égoïsme mal placé, et déjà mon alter-ego me faisait signe. C'était à son tour de jouer, maintenant. Je ne pouvais que l'encourager.

*
* *

Nouvel être, je venais d'apparaître, et pourtant je n'étais pas vide. J'étais même plutôt comblé, à bien y réfléchir. J'avais en outre l'impression de disposer de souvenirs. Il y en avait bien, en moi, mais ils n'étaient pas miens : ils appartenaient à une sorte de vécu commun, à un patrimoine d'existences unies. Vous autres, êtres macroscopiques dévorés par le concept de possession propre, ne pouvez sans doute pas comprendre la subtilité et la grâce de tels concepts, dont l'appréhension est pourtant innée chez nous.

Jamais un membre de notre dynastie n'avait été moins seul. Ma famille était à mes côtés, en moi, et, sur le plan temporel, devant et derrière moi. Je me sentais

exceptionnellement fort et vif d'esprit, alors même que j'avais à peine été présenté à la vie, tout luisant et sphérique que j'étais. D'aucuns argueraient sans un femtogramme d'hésitation que, de par mon jeune âge, je n'avais aucune notion de la robustesse ou de l'intelligence. Cela serait, j'en ai bien peur, fort mal connaître notre espèce et celles qui s'en rapprochent. De toute manière, le temps et l'expérience, les événements et le futur me donneront raison : ces choses-là ne pourraient mentir quand bien même elles en auraient la capacité et l'envie.

Ma vie continua ainsi, globalement paisible. Des nuisances émergeaient par instants, mais restaient éparses ; toute armée semblait de plus en plus clairsemée face à nos troupes florissantes. Notre organisation était résolument moderne, et nulle menace ne se montrait réellement digne de ce titre dès lors que nous usions des ruses et des techniques de combat acquises au fil des âges. Ces connaissances avaient été engrangées au péril de nos pères et pairs, et transmises immanquablement ou presque à chaque glorieuse nouvelle génération.

Ne pas faire honneur à l'héritage laissé par mes innombrables ancêtres anonymes aurait été plus qu'une insulte : cela aurait signé la perte partielle de leurs idées, de leur savoir, de leurs compétences. C'est notre civilisation toute entière qui en serait atteinte, et la face du monde s'en verrait changée.

Un jour, nous régnerons sur toute chose vivante. Lentement, mais de manière insidieuse et inexorable, nous vaincrons. Comme le lierre peut saper les forces de toute forteresse en étouffant ses fondations, nous pousseront toute forme de résistance jusqu'à une décrépitude rivalisant avec celle orchestrée par les siècles. Telle est la destinée de notre puissante et fière race de bactéries intestinales.